

Première approche du thème

Observer un paysage, ressentir la chaleur du soleil sur la peau ou l'âpreté du vent sur le visage, entendre le murmure d'un ruisseau ou le frémissement des feuilles dans les arbres, c'est faire l'expérience de la nature dans son évidence, **sans médiation apparente**. Ces expériences paraissent s'imposer à nous comme des réalités extérieures que nous recevons passivement dans une relation d'immersion spontanée. Il suffit d'écouter, d'observer, de sentir et, en quelque sorte, la nature vient à nous.

Notons qu'elle y vient par des impressions tantôt régulières, tantôt extrêmement variées : l'expérience de la nature est aussi l'expérience de **l'altérité**, de la découverte, de la nouveauté permanente, ou du moins de l'incertitude spontanée, et que c'est pour cela que cette expérience est toujours, comme dans notre intitulé, **plurielle**. Il ne s'agit donc pas seulement de bio-diversité, mais **d'une diversité ontologique** des expériences.

Quoiqu'il en soit, cette immédiateté apparente de la réception ne saurait cacher bien longtemps la complexité des expériences de la nature, qui ne sont jamais totalement neutres ni identiques d'un individu à l'autre. Ainsi, contempler un paysage, parcourir une forêt ou gravir une montagne ne sont pas de simples perceptions brutes : une sélection, une mise en perspective et une **interprétation** structurent nos expériences. Par ailleurs, un même lieu peut être perçu de manières radicalement différentes non seulement selon l'état d'esprit ou l'état physique de celui qui l'observe mais aussi selon les époques ou les cultures. Façonnées par notre sensibilité, notre histoire et nos catégories de pensée, ces expériences semblent donc relever à la fois d'un contact intime et direct avec le réel et d'une **médiation par notre conscience, notre langage et nos représentations**. Comment comprendre cette étrangeté ? Les expériences de la nature nous mettent-elles réellement en contact avec une réalité indépendante ou sont-elles inévitablement construites par notre perception et nos schémas de pensée ? Avons-nous accès à une nature qui existe en elle-même et nous inclut comme l'un de ses composants objectifs ou bien nos expériences de la nature ne traduisent-elles que notre rapport subjectif au monde ? Si elles sont aussi révélatrices de ce que nous sommes, faut-il en conclure que toute expérience de la nature est aussi une expérience de soi, et en quel sens ? Ce sont ici les questions de **l'identité** et d'une éventuelle **nature humaine** qui sont en jeu.

Pour répondre à une telle interrogation, il faut commencer par envisager ce que nous apprend l'expérience ou plutôt la manière dont nous apprenons d'elle. On

pourrait dire, suivant en cela le Dictionnaire de l'Académie française, que **l'expérience est « l'épreuve que l'on fait personnellement d'une chose »** et qu'elle permet « d'acquérir, d'étendre ou d'enrichir une connaissance, un savoir, un savoir-faire, par l'usage et la pratique ». Ces éléments de définition permettent de mettre au jour une certaine ambiguïté du concept. D'un côté, l'expérience se caractérise par une évidente passivité dans la mesure où notre contact avec le monde extérieur est indépendant de notre volonté et procède d'une pure réceptivité. Par exemple, nous ne sommes pas libres de ne pas être piqués par l'ortie que nous touchons ou de ne pas être transis par le froid glacial de la rivière. Et c'est de cette réceptivité même que procèdent toutes nos connaissances empiriques. D'un autre côté, l'expérience peut très bien être choisie et conçue à dessein. Je touche l'ortie pour savoir ce que cela fait. Je chauffe l'eau pour découvrir à quelle température elle est portée à ébullition. En lutherie, j'utilise une essence de bois inhabituelle pour en éprouver les qualités acoustiques. Cela suppose une certaine prise de risque, et un luxe (c'est précisément ce que ne peut pas se permettre la protagoniste du *Mur invisible*, qui a peu de ressources alimentaires).

L'expérience relève donc à la fois **de la passivité et de l'activité, de la réceptivité et de l'intentionnalité**. Si la nature peut nous soumettre à une épreuve, nous pouvons en retour la soumettre à notre jugement. Les expériences de la nature semblent ainsi être de deux ordres. D'une part, elles peuvent relever d'une interaction avec notre environnement accepté pour ce qu'il est. De l'autre, elles peuvent consister à mettre en œuvre des moyens expérimentaux révélant ce qu'il est impossible de percevoir dans des conditions naturelles. À ce titre, on peut considérer que l'expérience scientifique est un moyen d'influer sur notre expérience de la nature pour mieux la comprendre. Que découvre-t-on alors ? Quelles conceptions de la nature émergent des épreuves subjectives des phénomènes naturels et des expériences construites pour les comprendre objectivement ? Comment nos expériences de la nature nous permettent-elles de comprendre la place que nous y occupons et ce que nous lui devons ? Quels critères peuvent nous assurer de la pertinence de nos expériences ? Sont-elles ce qui nous permet de comprendre la nature et la place que nous y occupons ou forment-elles, au contraire, un écran qui nous cache les principes et les lois que la raison seule peut mettre en lumière ? Il s'agit ici d'interroger les expériences de la nature du point de vue gnoséologique ou **épistémologique**.

Il n'y a aucun moyen de répondre à ces questions avant d'avoir éclairci ce que nous entendons par « nature ». Or nous prêtons beaucoup à ce mot, extrêmement **polysémique**, parfois synonyme de « l'entière du monde physique ». Dans nos discours, la nature se voit attribuer une réalité comme s'il y

avait là une évidence incontestable. Elle existe en tant que telle, nous entoure et nous inclut. Elle est d'ailleurs si réelle qu'on a tendance à la personnifier. Ne dit-on pas de la nature qu'elle « est généreuse », qu'elle « se déchaîne » ou qu'elle « fait bien les choses » ? Pour autant, l'a-t-on jamais vue faire quoi que ce soit ? Est-elle vraiment une entité identifiable, voire qui pourrait elle-même faire des expériences (si l'on prenait l'expression "expériences de la nature" au **sens subjectif du génitif**) ? N'est-ce pas là un **préjugé anthropomorphique** ?

Pour appréhender le sens du concept de nature, qui a connu au long de son histoire une grande quantité de sens en fonction des questions philosophiques dans lesquelles il était invoqué, il est utile de consulter son étymologie (même si **l'étymologie ne fait jamais à elle seule définition**). Le verbe latin *nascor* signifie naître mais aussi, de façon plus large, *provenir*, et également, *croître* et *pousser*. C'est sa variante en bas latin, *nascere*, qui serait à l'origine du mot « nature », attesté dans le français du XII^e siècle. Le mot traduit le grec *φύσις* (*phusis*) qui renvoie lui aussi à ce qui naît et se développe (de *phuomai*, se mettre à pousser, croître). Son utilisation dans les premières philosophies de la nature (celles d'Anaximandre ou de Parménide par exemple) en étend le sens : la *phusis* désigne l'ensemble du processus qui explique les choses, comment elles sont (l'état des choses) avec leurs propriétés, leur croissance, mais aussi leur principe. C'est évidemment ce terme qui est à l'origine du mot *physique*.

Comme Canguilhem le souligne, celui qui se questionne sur la nature (ou plus spécifiquement le vivant) est lui-même un vivant, qui interagit avec un milieu. Notre époque contemporaine est de plus en plus sensible à ces questions. Nous verrons que nos expériences de la nature témoignent d'un fait fondamental : nous l'habitons.

Cela signifie non seulement que nous en faisons partie mais aussi que nous sommes responsables de ce que nous y faisons. En quoi nos expériences de la nature peuvent-elles déterminer notre rapport à l'environnement et esquisser un rapport à la nature d'un nouvel ordre ? Interroger nos expériences de la nature conduit donc à formuler des questionnements d'ordre **éthique et politique**.

Cette expérience n'est d'ailleurs pas toujours **inféodée à une quête de connaissance**, dont elle ne serait que l'outil ou le véhicule : en plus de la connaissance, l'expérience a aussi **une valeur en soi**, qui ne peut pas être réduite à une collecte d'information. Mieux, si l'expérience peut en effet mener à la connaissance, comme l'a montré toute l'histoire de la philosophie des sciences, **la connaissance peut également mener à un enrichissement de l'expérience**, et les

deux se nourrir mutuellement : c'est ainsi que Pierre Arronax vit, dans le *Nautilus*, une expérience bien plus forte et fondamentale que quelqu'un qui n'aurait aucune connaissance de la mer et se contenterait de découvrir naïvement le paysage, sans que cela ne fasse écho à des questionnements.

Certaines expériences ne mènent aussi à aucun "savoir" proprement dit, mais ont leur fin en soi : c'est ainsi que Platon et Aristote définissent l'idée de **contemplation**, qui fait écho au "**sublime**" chez Kant : "Est sublime ce qui [...] prouve une faculté de l'esprit qui dépasse toute mesure des sens" (Critique de la faculté de juger). En tant qu'il donne une idée de l'infini, le sublime humilie celui qui le ressent, car il fait alors l'expérience de sa propre finitude, de sa faiblesse et de son insignifiance. Alors que le **beau** se contente de plaire aux sens, le sublime fait donc vivre une expérience profonde, presque douloureuse (on peut comparer cela à un éblouissement) et clairement métaphysique, et qu'il serait vain d'essayer de retranscrire en information ou en connaissance : cela ne s'explique pas, cela se vit. Le sublime chez Kant se trouve d'ailleurs essentiellement dans la nature, tandis que l'art peine à l'imiter, et n'y parvient que quelquefois. C'est l'aspect **esthétique** de la question.

Il n'y a alors pas de "secret" de la nature à dévoiler, d'information à collecter, mais simplement une expérience à vivre, expérience intime et **indicible**, et qui ne peut faire l'objet **d'aucune médiation**, mais qui participe autant à l'éducation de l'individu que n'importe quel enseignement. Et on n'a jamais "fait le tour" de cette expérience, car elle n'a pas de fin, et peut prendre bien des formes. Elle prend alors une **dimension existentielle**. Vivre, n'est-ce pas multiplier des expériences de la nature, là où végéter (pour reprendre un terme de Canguilhem), ce serait refuser les nouvelles expériences et ne faire que se conserver ? On en revient tout de même à une **dimension morale** : toutes les expériences de la nature sont-elles valables à ce titre ou faut-il établir des normes ?



(sources : A. Lachaume d'après Manuel Atlande & GF 2025)